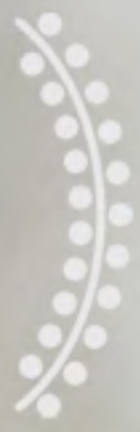


Official Selection 2015
sundance
film festival



PARTRISOM



Vincent Cassel

PARTISAN

un film de

Ariel Kleiman

Durée : 98 min

Distribution

ARP Selection
13, rue Jean Mermoz
75008 Paris
Tel : 01 56 69 26 00
Fax : 01 45 63 83 37

Presse

Michel Burstein
32 Bd Saint Germain
75005 Paris
Tel : 01 43 26 26 26
bossanovapr@free.fr

www.arpselection.com

Synopsis

Grégori est à la tête d'une communauté protégée du monde qui abrite des femmes et leurs enfants. Parmi eux, Alexandre, 11 ans, a grandi en voyant le monde à travers les yeux de Grégori. Mais des événements inattendus vont l'amener à penser par lui-même.

Note d'intention d' Ariel Kleiman

Scénariste et Réalisateur

“ Je n'ai jamais vraiment cherché à savoir pourquoi j'avais envie de raconter telle ou telle histoire. J'ai toujours plutôt marché à l'instinct. Mais quand j'y pense, je me rends compte que toutes mes histoires sont déclenchées par une image surréaliste.

Début 2010, j'ai lu un grand reportage dans le New York Times sur les enfants tueurs en Colombie, les «sicarios». Si terrifiantes aient été les histoires de ces gamins, ce qui s'est incrusté dans mon esprit sans que je sache bien pourquoi, c'est l'image d'un enfant en train d'abattre un homme. Et un jour, je suis tombé par hasard sur une citation de l'un de mes cinéastes fétiches, Luis Buñuel. Le maître du surréalisme disait en substance que pour lui, l'image la plus surréaliste qui s'imposait à lui était celle d'un homme en tuant un autre.

C'était une pensée toute simple, mais plus j'y réfléchissais, plus je ressentais le besoin de faire un film à partir de cette réaction viscérale. Je savais que je ne voulais pas faire une histoire spécifiquement sur les gangs d'enfants en Colombie ; je ne voulais parler ni de la drogue ni des facteurs économiques, sociaux et politiques qui imprègnent cette réalité. J'avais envie de raconter une histoire toute simple, humaine. Une histoire universelle, de l'ordre du mythe, sur le lien entre enfants et adultes, sur la façon dont les adultes transmettent à leurs enfants leur vision du monde. Une histoire sur la puissance de l'indépendance d'esprit, et sur le drame que peuvent vivre des enfants qu'on ne laisse pas regarder le monde avec clairvoyance et optimisme.

Sarah [Cyngler] et moi avons écrit "Partisan" comme une fable, en pensant notamment au "Joueur de flûte de Hamelin". Dans notre version, Grégori n'utilise pas un air de flûte pour hypnotiser ses adeptes, mais ses paroles. Il est en colère contre un monde où il se sent méprisé et, pour se venger, il soustrait des mères et leurs enfants à la société pour les mener dans son antre. "Partisan" débute quand toutes et tous ont été attirés dans cette sorte de grotte, où il les exhorte à haïr les autres autant que lui. Sous couvert de proposer une vie plus heureuse et plus sûre, Grégori ne fait qu'épandre le poison de son âme blessée.

Alexandre, 11 ans, entre dans l'âge en même temps palpitant et inquiétant où l'on commence à penser par soi-même, et "Partisan" épouse en grande partie son point de vue. On suit ce garçon en train de sortir de l'enfance, on partage son amour et son adoration pour Grégori, son sentiment de sécurité dans la communauté, sa peur du monde extérieur et de ceux qui y vivent, et son état de confusion quand arrive la prise de conscience.

Je veux que mes films soient des voyages, qu'ils plongent le public dans des mondes étranges, extrêmes et déconcertants ; des mondes très éloignés de notre quotidien, mais chargés d'émotions qui font immédiatement écho en nous. C'est ça que j'aime le plus, au cinéma."

Entretien avec Ariel Kleiman

Il doit être très différent de faire un court-métrage, où l'on peut passer de l'écriture à la production relativement rapidement, et de réaliser un long, qui nécessite plusieurs années. Quand on a l'expérience de satisfactions plus immédiates, n'est-il pas difficile d'accompagner un projet qui exige tant de temps ? Ou, étiez-vous simplement plein d'enthousiasme ?

Quand on se met au cinéma, on a dès le départ le long métrage en ligne de mire. Mais en la matière, l'enthousiasme n'aide pas beaucoup. En fait, je crois que le plus difficile, c'est de tenir sur la durée. Parce qu'un long métrage, c'est littéralement 50 ou 100 fois plus de temps [qu'un court]. Et l'endurance, c'est une chose à laquelle on n'est pas forcément préparé.

Ne serait-ce que pour éviter un certain engourdissement, vous avez sûrement été tenté, au bout d'un an, de passer à autre chose. Quand on pense au temps que ça prend, il faut vraiment aimer son histoire.

Eh bien, heureusement, j'adorais cette histoire, et je n'étais pas le seul. Je ne me suis pas lassé, je n'ai pas saturé, mais j'ai dû lutter, tout le temps, pour garder ma fraîcheur, pour observer et analyser avec un œil toujours neuf et sincère.

Entre le projet tel que vous l'avez pensé au départ et ce qu'il est devenu, l'évolution a-t-elle été importante ? Est-ce votre vision initiale qui vous a guidé, ou avez-vous trouvé votre chemin au fur et à mesure ?

Il n'y a pas longtemps, j'ai relu le synopsis que j'avais rédigé au tout début, et les choses ont étonnamment peu changé. Dans leur tonalité, l'histoire et les personnages sont très proches de ce qu'on avait en tête au départ. Bien sûr, entre-temps, il y a eu des millions de surprises, de changements et de détours, mais pour l'essentiel, le film est très proche de l'idée initiale.

Comment avez-vous fait pour préserver cette vision de départ ?

Ce qui nous a pris le plus de temps, sur ce film, c'est l'écriture du scénario : environ trois ans et demi pour obtenir un scénario archi-détaillé, presque un roman. Beaucoup de gens ont été gênés par cet aspect, mais beaucoup d'autres ont apprécié. Comme le film a une ambiance très forte, cela permettait de faire ressentir la tonalité qui allait s'imposer. J'ai écrit avec ma compagne, Sarah Cyngler, qui s'est aussi occupée des costumes et des décors – comme pour nos courts-métrages. Le scénario comportait donc pas mal de précisions sur l'environnement visuel. En fait, c'était un peu notre bible, on s'y reportait tout le temps. Tous ceux qui ont participé au film ont lu le scénario, et quand

ils accrochaient, ils accrochaient vraiment et, surtout, ils savaient à quoi s'attendre.

Plus qu'un scénario, vous avez donc élaboré une bible, comme vous dites, de ce que devait être le film sur les plans visuel et émotionnel.

En réalité, il s'est agi autant d'apprendre à écrire un scénario [rires] que de créer un monde à partir de presque rien. Un monde façonné par le personnage principal. On est entré dans l'esprit de ce type pour créer sa réalité à lui. Tout ce qu'on voit à l'écran a été dicté par le personnage principal.

Le lieu de tournage, vous l'avez trouvé, ou créé aussi ?

Il nous fallait un immeuble en U avec une cour intérieure, des bâtiments qui forment une enceinte où habiteraient les gens et une cour comme espace collectif. C'est un agencement qui sépare du reste du monde, une architecture qui est, je crois, assez répandue en Europe, en particulier en Europe de l'Est. J'ai pas mal voyagé là-bas, et mes parents ont grandi dans ce type d'ensembles. Dès le départ, cela m'a aidé à penser la manière dont ces gens vivaient, dont ils parvenaient à ériger une barrière entre eux et les autres. Le plus difficile a été de trouver cette architecture à Melbourne, où toutes ces scènes ont été tournées.

Brejnev ou Krouchtchev auraient-ils fait construire des immeubles de ce genre à Melbourne ?

Ça aurait arrangé mes affaires. Enfin, au final, on a eu de la chance. Si on n'avait pas trouvé cet endroit, je ne sais pas où on aurait pu tourner. Avec mon précédent court-métrage, tourné dans un sous-marin, j'avais eu un peu la même impression : si on n'avait pas trouvé ce sous-marin, je ne pense pas que j'aurais pu faire le film. Alors cela semble peut-être étrange, mais si on n'avait pas trouvé cette construction, je ne sais pas comment on aurait pu créer [le film]. En fait, c'est un foyer pour vieux messieurs dans la banlieue de Melbourne. Avant, l'endroit accueillait de jeunes délinquants, et il a été récemment racheté et restauré par une exploitation viticole, qui a laissé l'un des bâtiments tel quel, inchangé. C'était vraiment une aubaine. Presque toutes les scènes en intérieur ont été tournées là-bas. Il n'y avait que des murs vides, on n'a eu qu'à remplir.

Combien de temps avez-vous « rempli » ces murs avec ce que vous aviez si minutieusement préparé ?

On a mis environ quatre semaines à monter les décors, et on a tourné pendant cinq semaines à Melbourne, plus une semaine à l'étranger pour les extérieurs.

Ce type de construction peut sembler en même temps rassurant, comme un havre pour une communauté très soudée, mais en même temps, il y a un aspect très étouffant. Cela fait aussi un peu penser au mouvement « rétro-hippie » actuel, à cet idéal de retour à la terre qui peut être tentant, mais qui isole. L'observation de ces tendances dans le monde d'aujourd'hui est-il à l'origine de votre attraction-répulsion vis-à-vis de ce type de communauté fermée ?

Je suis fasciné quand je vois des gens essayer de se couper de ce qu'ils vivent comme négatif dans le monde, être irrémédiablement rattrapés par ce qu'ils ont fui, aussi protégée soit la communauté qu'ils ont créée. En soi, c'est tout à fait absurde, presque comique. Moi-même, je suis plutôt solitaire, j'aime être seul, mais j'aime aussi le bouillonnement de la ville. Je ne me vois pas du tout vivre à la campagne. J'adore l'énergie de la ville, je m'en nourris.

En créant le personnage de Grégori, vous êtes-vous identifié à certaines de ses pulsions?

Oui, complètement. Tous les jours, j'ai envie d'envoyer balader la terre entière, de faire à ma manière et point barre [rires]. C'est comme quand on fonde une famille, qu'on veut que tout se passe comme on l'a décidé. On ne veut pas faire comme

tel ou tel, ou comme ses parents, on veut réaliser son propre idéal de la famille. Il y a beaucoup de ça, dans le film. Bien sûr, c'est à l'extrême, mais Gregori crée une famille et une enfance qu'il n'a sûrement jamais eues. Par pur amour. Même s'il a l'esprit torturé, ses intentions sont pures. Le tragique de cette histoire tient aux problèmes qu'a cet homme et qu'il transmet aux enfants. Un parent pourra faire tout ce qu'il peut pour l'éviter, il transmettra toujours une partie de ses tares à ses enfants.

Alexandre fête ses 11 ans, au début du film. C'est un point qui semble important : il n'a pas encore la dureté qu'un jeune peut avoir quelques années plus tard, il est encore innocent et pur. Il ne cherche pas à supplanter ou à surpasser son père. Il le suit, il apprend à l'aimer et à le craindre.

Le film s'appelle "Partisan" car Alexandre est un partisan, un disciple fervent. Jusqu'à cet âge-là, les enfants sont de fervents adeptes des adultes de leur entourage. Ils n'ont pas d'autre référence. Pourquoi étudier les mathématiques ? Parce qu'un adulte nous a dit de le faire. Ça ne se discute pas. C'est un thème largement exploré, au cinéma, car c'est un terrain narratif très fertile.

Comment cela s'est-il passé, avec Vincent Cassel ? Était-ce votre première collaboration avec un acteur aussi connu et chevronné ?

En fait, c'était la première fois que je travaillais avec un acteur. Avant, je n'avais tourné qu'avec des personnes repérées dans la rue, non professionnelles. C'était donc tout à fait nouveau, pour moi. Je ne sais pas si j'ai eu de la chance ou si j'ai fait le bon choix, mais Vincent a vite compris dans quoi je voulais l'entraîner, et il a bien voulu y aller.

En quoi travailler avec un professionnel a-t-il influencé votre façon de diriger les acteurs ?

J'ai toujours passé de longs moments avec les acteurs avant les tournages, comme ça, pas pour les répétitions, juste à l'occasion d'un barbecue ou d'un apéro. Et là, ce qui m'a beaucoup inquiété, c'est que même si je connaissais évidemment très bien Vincent comme acteur, je ne le connaissais pas du tout lui, en tant que personne. Il avait un emploi du temps très chargé, mais heureusement, il a pu venir une semaine [avant le tournage] et, en gros, j'ai fait son chauffeur. Je l'ai conduit un peu partout, ça nous a permis de passer du temps ensemble. Cela a beaucoup détendu les choses, parce qu'à partir de là, il savait qui j'étais, et je savais d'où il venait. Et il s'est montré incroyablement généreux et encourageant avec moi. Il n'avait jamais fait un tournage comme ça : au milieu d'enfants et de huit femmes qui n'avaient

jamais joué de leur vie. Pour n'importe quel acteur, ça aurait été difficile. Mais il s'est emparé du point de vue et du scénario, et il a plongé dedans.

Comment avez-vous manœuvré, entre l'acteur aguerri et les amateurs ?

Il y avait en fait trois catégories d'acteurs, et à chacune, je m'adressais différemment. Mais dans son essence, ma façon de diriger ne changeait pas, que ce soit avec Jeremy ou Vincent. J'ai surtout fait en sorte de faciliter les choses au maximum : le terrain avait été très balisé pour le tournage, chacun savait de quoi traitait telle scène, quelle était sa place dedans, quels étaient ses sentiments. Mon rôle était de guider les acteurs le plus simplement possible.

Vous saviez que Vincent avait les compétences requises, mais comment savoir pour les enfants ? Leur dynamique est-elle très différente ?

Disons que c'est une question de graduation sur une même échelle. Personnellement, je ne veux pas dire aux acteurs comment faire, et de toute façon, il est impossible de dire à un enfant comment faire [rires], il ne le fera pas. L'idée est plutôt d'ajuster les paramètres à la graduation donnée, de faire en fonction. Avec Vincent, je n'ai pas donné de directives, j'ai créé un environnement où il puisse donner le meilleur de lui-même. Pour Jeremy, qui interprète Alexandre et qui est présent dans presque chaque scène, je ne pense pas exagérer

quand je dis qu'à la fin du tournage, je m'adressais à lui comme à un pro. Il est très intelligent et il a énormément évolué pendant le film. Quand on joue dans chaque scène, on n'a pas le choix, il faut y aller, s'adapter. Et c'est ce qu'il a fait de manière impressionnante.

Entre un acteur très expérimenté qui a forcément ses idées sur son métier, un monteur que vous ne connaissiez pas et un compositeur, Daniel Lopatin, qui a introduit une saveur aussi intense qu'inattendue dans le film, a-t-il été difficile de lâcher la mainmise que vous aviez auparavant sur votre travail ?

Comme je l'ai dit, le plus difficile a été de garder ma fraîcheur – une idée que j'ai eue en 2010 ne marche pas forcément quelques années après. Et le plus stimulant, et franchement le plus facile, a été de travailler avec tous ces gens formidables qui ont tant apporté au film.

Propos recueillis par Eric Hynes

Ariel Kleiman

Ariel Kleiman est né à Melbourne, en 1985. En 2010, les courts métrages réalisés par Ariel Kleiman dans le cadre de ses études au Victorian College of the Arts, en Australie, commencent à se faire remarquer à l'international. Cette année-là, "Young Love", histoire d'amour absurde, est projeté au festival de Sundance, où il reçoit une distinction dans la catégorie court métrage. Quelques mois plus tard, "Deeper Than Yesterday", son court métrage de fin d'année, sorte de mini-épopée sous-marine, est montré en première mondiale dans le cadre de la Semaine de la critique au Festival de Cannes, où il remporte le Prix Découverte Kodac du Meilleur Court Métrage ainsi que le Petit Rail d'Or. La sélection officielle offre également une autre tribune à Ariel, cette fois comme directeur photo sur le court métrage "Muscles".

Le court métrage qu'il réalise en 2010, "Deeper Than Yesterday" est quant à lui programmé dans plusieurs festivals de renom, dont Sundance en 2011, où il reçoit le Prix du Jury du Meilleur Court Métrage International.

"Partisan" est le premier long métrage d'Ariel Kleiman. Le scénario, co-écrit avec sa collaboratrice et compagne Sarah Cyngler, a gagné en 2012 le Prix Sundance Institute/Mahindra du cinéma global, qui honore quatre cinéastes débutants à travers le monde.

Ariel Kleiman a par ailleurs été invité à travailler son projet au sein du prestigieux Laboratoire des scénaristes de Sundance.

L'acteur principal de "Partisan", Vincent Cassel, dit du jeune réalisateur : "Il est très élégant, très subtil. Il a une notion de la direction d'acteurs déjà très fine alors qu'il n'a que 28 ans."

Filmographie

2014, "Partisan"

2010, "Deeper Than Yesterday" (court)

2009, "Young Love" (court)

2008, "Logman" (court)

2007, "Ill Lunch" (court)

2007, "Submission" (court)

2007, "The Communicator" (court)

Vincent Cassel

dans le rôle de Grégori

Acteur de premier plan, Vincent Cassel n'a pas peur des rôles atypiques, qu'il habite toujours avec conviction. Il vient d'achever les tournages de "The Tale of Tales", avec Salma Hayek, de Matteo Garrone (réalisateur de "Gomorra" et "Reality", tous deux lauréats du Grand Prix à Cannes); "Le Grand Cirque mystique", de Carlos Diegues; "Mon Roi", de Maïwenn (réalisatrice de "Polisse", Prix du Jury à Cannes); et "Un Moment d'égarement", de Jean-François Richet ("Mesrine").

Il interprète également le rôle du major Kuzmin dans "Enfant 44", l'adaptation de Daniel Espinosa du roman de Tom Rob Smith. Vincent Cassel a par ailleurs prêté son jeu à la Bête dans "La Belle et la Bête" de Christophe Gans, aux côtés de Léa Seydoux.

En 2013, Vincent Cassel a joué dans "Le Moine", un film de Dominik Moll tiré du roman du même nom de Matthew Lewis, qui conte, à la fin du XVIIIe siècle, l'ascension et la chute tragique du capucin espagnol Ambrosio. L'acteur partage également l'affiche du thriller sur le trafic d'art "Trance", de Danny Boyle, avec James McAvoy et Rosario Dawson.

En 2010, il apparaissait dans "Black Swan" de Darren Aronofsky, qui fut nommé aux Oscar, aux Golden Globes, aux Critics' Choice Awards et au Spirit Awards dans la section Meilleur Film, ainsi que pour le Prix de la Meilleure Performance Collective d'acteurs de la Screen Actors Guild.

Entamée en France à partir de 1988 avec des petits rôles à la télévision et au cinéma, la carrière de Vincent Cassel a décollé en 1995 avec "La Haine". Pour ce rôle, il a été nommé pour la première fois aux César dans les catégories Meilleur Acteur et Meilleur Espoir.

Depuis, il est apparu dans plus de 35 films, en France et aux États-Unis. Hors champ, Vincent Cassel possède la société de production "120 Films". Fondée en 1997, la société a produit "Shabbat Night Fever" (court métrage); "Irréversible"; "Blueberry"; "Agents secrets"; "Sheitan"; "Mesrine: L'Ennemi public n°1" et "Mesrine: L'Instinct de mort"; et "Notre Jour viendra".

Filmographie sélective

1995, "La Haine", Mathieu Kassovitz

1997, "Dobermann", Jan Kounen

2000, "Les Rivières pourpres", Mathieu Kassovitz

2001, "Le Pacte des Loups", Christophe Gans

2001, "Sur mes lèvres", Jacques Audiard

2002, "Irréversible", Gaspar Noé

2004, "Blueberry: l'expérience secrète", Jan Kounen

2004, "Ocean's Twelve", Steven Soderbergh

2006, "Sheitan", Kim Chapiron

2007, "Les Promesses de l'ombre", D. Cronenberg

2008, "Mesrine", Jean-François Richet

2010, "Black Swan", Darren Aronofsky

2014, "La Belle et la Bête", Christophe Gans

2015, "Partisan", Ariel Kleiman

Jeremy Chabriel
dans le rôle d'Alexandre

Né à Toulouse le 2 décembre 2001, Jeremy a sillonné le monde avec ses parents et son frère aîné dès l'âge de 2 ans. Cette vie de globe-trotter lui a apporté de magnifiques expériences en plus de lui faire découvrir une multitude de cultures.

Jeremy aime la musique, il a toujours une mélodie sur les lèvres et il joue du piano. Il envisageait de prendre des cours de théâtre quand sa famille a entendu parler du casting pour "Partisan", et que lui a été offerte la chance immense d'auditionner et de jouer ce rôle.

Florence Mezzara
dans le rôle de Susanna

Née à Paris, Florence Mezzara a étudié les lettres classiques à la Sorbonne. Grâce à sa saisissante beauté, elle a parallèlement suivi une carrière internationale dans le mannequinat. Choisie en 2001 comme égérie de la célèbre marque Country Road, elle a emménagé à Sydney.

Après avoir suivi les cours du National Institute of the Dramatic Art (NIDA) aux côtés de Sam Worthington, elle apparaît dans le court métrage "Gas Station Carnival".

"Partisan" est son premier rôle au cinéma.

Sarah Cyngler

Co-scénariste

Sarah Cyngler a déjà collaboré avec Ariel Kleiman sur plus de quinze œuvres – dont les courts primés "Young Love" et "Deeper Than Yesterday" - en tant que productrice, scénariste, chef costumière et chef décoratrice.

Également compagne d'Ariel Kleiman, elle travaille avec lui dès les premiers stades de développement et de pré-production, jusqu'à la post-production. "Partisan" est le premier long métrage qu'elle signe avec Ariel Kleiman.

Warp Films Australia

Anna McLeish et Sarah Shaw

Anna McLeish fonde la société de production Warp Films Australia en 2008. En 2009, elle s'associe avec Sarah Shaw pour produire "Les Crimes de Snowtown" qui est présenté à Cannes en 2011 et que plusieurs distinctions aux Australia Academy of Cinema and Television Arts Awards de 2012, et le Prix du Meilleur Film Australien décerné par l'Australian Film Critics Association.

La deuxième production de Anna McLeish et Sarah Shaw au sein de WFA, "Shopping", réalisé par le duo primé néo-zélandais Mark Albiston et Louis Sutherland, sera projeté en première mondiale à Sundance en 2013, puis à Berlin la même année, où il gagnera le Grand Prix of the Generation 14 Plus. "Shopping" remportera en outre plusieurs récompenses aux New Zealand Film and Television Awards de 2013, dont celle du Meilleur Film.

Récemment, Anna McLeish et Sarah Shaw ont été productrices exécutives de "Bonar McPharlin's Moll", de Justin Kurzel, et de "Defender", d'Ian Meadow, deux segments de "The Turning". Elles ont par ailleurs assuré la production du troisième long métrage de WFA, "Partisan".

Germain McMicking

Directeur de la photographie

Directeur de la photographie, Germain McMicking prête son art aussi bien à la publicité qu'aux documentaires, fictions et autres programmes télévisés. En 2012, Germain McMicking filme la photo de "An Accidental Soldier" qui lui vaut d'être nommé aux Australian Academy of Cinema and Television Arts Awards en 2013. La même année, il fait la lumière de "Cockleshell", un segment de "The Turning" inspiré du roman de Tim Winton.

Après avoir signé la lumière de "Partisan" en 2013, Germain McMicking travaille actuellement sur la série de guerre "Gallipoli" avec le réalisateur Glendyn Ivin.

Daniel Lopatin

Compositeur

Le musicien expérimental Daniel Lopatin vit à Brooklyn. Il a sorti plusieurs albums sous son nom de scène Oneohtrix Point Never, avec différents labels indépendants, dont la compilation "Rift" en 2013, en plus d'édifier un catalogue étendu de mini-albums. Sa production la plus récente, "Replica" (2011), s'appuie essentiellement sur des samples de publicités télévisées.

Daniel Lopatin a par ailleurs conçu des paysages sonores live au MoMA ; collaboré avec le compositeur d'ambient vivant à Montréal Tim Hecker sur l'album-impro "Instrumental Tourist" (2012); et remodelé le titre éponyme de l'album "Returnal". En 2012, l'agence de publicité Saatchi & Saatchi a confié au musicien une installation sonore au Festival de Cannes, et l'acolyte de Sofia Coppola Brian Reitzell l'a invité à composer la bande originale de "The Bling Ring".

En 2013, Daniel Lopatin a signé avec Warp Records. Son premier disque est sorti le 30 septembre 2013.

Fiche artistique

Grégori.....Vincent Cassel
AlexandreJeremy Chabriel
Susanna.....Florence Mezzara

Fiche technique

Réalisation Ariel Kleiman
Scénario Ariel Kleiman
..... Sarah Cyngler
Assitant réalisateur Nathan Croft
Image Germain McMicking
Montage Jack Hutchings
..... Chris Wyatt
Musique originale..... Daniel Lopatin
..... Matt Biffa
Son Robert Mackenzie
Costumes Maria Pattison
Coiffure et maquillage Angela Conte
Décors Steven Jones-Evans Apdg
Producteurs exécutifs..... Nigel Williams
..... Frederick W. Green
Produit par Anna McLeish
..... Sarah Shaw
Producteurs Warp Films Australia
..... Screen Australia
..... Animal Kingdom

Dossier & photos téléchargeables sur
www.arpselection.com

Son
5.1



Format
Scope